

L'HOMME AUX LIVRES

Après avoir raccompagné son dernier visiteur, il revient dans son bureau où le soleil n'entre jamais à cause du mur d'en face, mais ça lui est égal et en réalité il préfère ne pas être dérangé par ses rayons. Le soleil parisien lui paraît pâle à côté d'un autre soleil lointain qui le chauffe encore. Il s'arrête près de la porte, pensif et indifférent au léger parfum déposé par ce visiteur, si différent de celui des fleurs, des fruits, des marchés où des rues grouillantes de sa jeunesse. Il regarde sa pipe éteinte qui l'attend dans le cendrier, commence à la vider sans s'asseoir. De la cendre froide tombe sur son pantalon noir et sur sa veste grise à rayures discrètes. Avec sa chemise bleue claire comme ses yeux, il ne manque pas d'élégance. Il nettoie machinalement les taches et allume une autre pipe déjà bourrée. Mais, après avoir tiré deux ou trois bouffées, une brève et violente quinte de toux lui met les larmes aux yeux et l'oblige à sortir son mouchoir blanc pour effacer les larmes et essuyer ses lunettes. Il a horreur de cette toux qui le surprend parfois. Cette fois, elle le contrarie particulièrement et aggrave le sentiment désagréable de n'avoir pas été suffisamment à l'écoute de ses visiteurs. Préoccupé par la soirée qui l'attendait, il avait éprouvé une sorte d'anxiété identique à celle qui survient lorsqu'on sait devoir se séparer de quelqu'un ou de quelque chose. Une fois sur place, dans le feu de l'action, c'est-à-dire de la discussion, ce sera différent. Mais, en attendant, il n'échappe pas au mal être précédant toutes ces présentations, ces confrontations publiques, qui pourtant lui plaisent et dont il dit avoir besoin. Il en a besoin parce qu'elles mettent à l'épreuve sa pensée et sa recherche jamais satisfaite. Elles sont aussi l'occasion de rencontres nouvelles.

Il regarde un instant, immobile, les peintures et les fragments de textes arabes et hébraïques accrochés aux murs, ses statuettes, ses objets divers rassemblés au cours des années. Son regard est sérieux et il retient sa respiration pour mieux saisir les murmures de leur histoire secrète. Tous sont des témoins vivants de moments particuliers de son existence, de « temps charnières » ou d'étapes franchies. Des compagnons. Des camarades. Ils ont fait la route ensemble.

Et puis, il se dépêche d'empiler les quelques papiers dispersés sur sa table de travail avant de quitter son bureau attendant à son appartement. Le gros sac de voyage est ouvert par terre entre la fenêtre et la porte qui donne sur un long couloir au bout duquel se trouve la cuisine. Cette disposition lui permet, dès qu'il en a la possibilité, d'aller rapidement boire un café qui tiédit progressivement depuis le matin dans la thermos posée sur une déserte. Il en boit beaucoup dans la journée. Entre deux rendez-vous, ce café ne chasse pourtant pas les

mots de douleur qu'il vient d'entendre, la moiteur ou la mollesse de la main qui s'abandonne dans la sienne sur le seuil, la faiblesse de la voix qui voudrait dire au revoir. Il laisse librement circuler les paroles entendues jusqu'en un lieu où il ne les attend pas forcément. Un rendez-vous n'est jamais clos et il sait se ménager un espace libre pour la surprise toujours espérée.

Il avait préparé la veille les livres qu'il devait emporter. Il avait choisi, parmi ses trois sacs de taille différente, celui en cuir fauve et l'avait déjà rempli. Il aurait dû être prêt mais maintenant, au moment de partir, il ne peut s'empêcher de vérifier s'il y en a assez. Mais surtout, il aime toucher les livres, les siens et ceux des autres. Il plonge sa main dans le sac pour les tâter un par un. Il ne saurait décrire le plaisir bien réel que ce geste lui procure. Il les caresse avec un très léger sourire et un petit éclat de malice dans les yeux. Sa main est alors pleine de sensualité comme lorsqu'elle effleure le sein d'une femme. Quelque fois aussi on pourrait le prendre pour un aveugle déchiffrant un texte en braille. A moins qu'il ne leur demande, en une langue lointaine, une réponse provisoire. Il lui arrive parfois d'entendre la voix inconnue d'une phrase qui éclaire soudain une énigme persistante ou qui simplement relance sa rêverie poétique.

L'un des murs du couloir est tapissé de rayonnages et souvent, en gagnant la cuisine, il passe délicatement ses doigts sur la tranche des livres alignés. Aujourd'hui, cet éclat dans les yeux n'est qu'à peine perceptible, et ne dure qu'une fraction de seconde, car le doute, installé en lui, insiste. Il ne peut répondre à cette question qui va jusqu'à l'angoisser: « Ai-je mis suffisamment de livres dans mon sac » ? Nulle vanité d'auteur dans cette question mais l'inquiétude d'un homme qui cherche à s'approcher au plus près de ce qu'il voudrait transmettre. Un livre écrit est l'amorce d'un dialogue avec celui qui en prend possession. Plus il y aura de lecteurs, pense-t-il, plus le dialogue sera riche et plus lui-même en retour se trouvera enrichi. A chaque déplacement, le même scénario se rejoue. Alors, naturellement, il bourre le sac en se maudissant pourtant car il va peser lourd. Au moment de sortir du bureau, il s'aperçoit qu'il a oublié de prendre sa deuxième pipe. Il en profite pour apprécier s'il doit emporter aussi un deuxième paquet de tabac, de l'Amphora, que l'on ne trouve pas partout.

« Bon, j'y vais cette fois. Quatre heures et demie ! Jamais je n'y arriverai », se dit-il en maugréant des paroles incompréhensibles. Il soulève le sac qui lui arrache une grimace et une suite de soupirs. Il soupire souvent quand il est contrarié. Il est souvent contrarié. Il est contrarié chaque fois qu'il pense avoir raté une marche, n'importe laquelle, c'est-à-dire chaque fois qu'un regard lui lance, au moins le croit-il, « je ne veux rien savoir de toi ». Il essaye de se dépêcher et pour ça, il fait des pas encore plus petits mais très rapides. En passant dans le couloir il voit sa tête dans un miroir et ses cheveux blancs complètement hirsutes.

« Ah non, dit-il, ce n'est pas possible ». Il oublie le train qu'il doit prendre à dix huit heures gare de Lyon pour se précipiter dans la salle de bain à la recherche d'un peigne. Le désordre réparé, il va reprendre son « bagage », une de ses expressions, ce qui fait apparaître une autre grimace sur son visage lisse et d'autres grommellements proférés sans doute dans l'une des langues étrangères qui lui sont familières. Il enfle son long manteau noir trop grand rapporté du Québec, claque la porte palière, appelle l'ascenseur qu'il faudra réparer un jour, et se retrouve rue Monge au bord du trottoir. Il pose enfin son sac et guette un taxi. Le soleil jaunasse et pas très franc de ce mois de mars l'éblouit pourtant et l'empêche de voir si les taxis sont occupés ou disponibles. Il sort encore son mouchoir, jamais de kleenex, pour essuyer ses lunettes. Mais tout ça le retarde et augmente son inquiétude. « Jamais je ne serai à l'heure à la gare » murmure-t-il. Une passante s'arrête et le regarde étonnée. Il a peur qu'elle ne pense : pauvre homme ! Alors il lui sourit. Il triture sa pipe qu'il aimerait bien fumer en cet instant mais il ne le fait pas sachant qu'il risquerait de s'attirer des remarques désagréables du chauffeur. Et comme un fait-expres, aucun taxi ne passe. Il est cinq heures moins dix. Inquiet, il regarde de tous côtés quand une voiture finit par le charger. « Ah ! Bonjour Monsieur ! Vous me sauvez la vie », dit-il soulagé, avec un rire un peu trop sonore.

Maintenant, enfin installé à sa place dans le train, il ne se détend pas encore. Le sac est posé à ses pieds. Il le regarde un instant parce qu'il l'aime bien. Il pense à ce petit magasin de New York où il l'avait acheté il doit y avoir déjà quatre ans. Le cuir fauve lui avait plu et les arguments du vieux vendeur à l'accent polonais l'avaient fait rire. Il aime évoquer ce personnage de la Mittel Europa qui l'avait captivé et séduit par des histoires que lui-même raconte maintenant en imitant très mal cet accent.

Le sac le gêne pour étaler ses jambes mais il ne veut pas s'en séparer. Quand on y pense, il a toujours un sac ouvert ou fermé à portée de main. Quelqu'un lui a dit un jour : « Tu es prêt à partir à tout instant ». C'était tellement vrai qu'il n'y avait jamais pensé jusque là. Pourtant il répète souvent, avec une conviction feinte, que prochainement il s'installera au Québec ou aux Etats-Unis ou ailleurs encore. De fait, il voyage beaucoup et à le voir s'agiter lorsqu'il se prépare, on pourrait penser à un départ définitif. Mais toujours il revient, content de rentrer et de retrouver les rues, les cafés, les librairies, les antiquaires ou simplement les brocs de Paris. Les brocs sont des cavernes d'Ali Baba. Il trouve toujours à acheter quelque chose qui lui rappelle une ville déjà visitée (il n'aime que les villes) ou bien son pays d'origine : une carte postale jaunie par les doigts qui l'ont manipulés, un épouvantable vieux tableau émouvant de naïveté, un plat fêlé qui a manifestement beaucoup servi, un livre original et peu lu mais dont l'auteur lui dit quelque chose ou dont il connaît la thématique.

Qui connaît *Ha-ARI Shibhei* ? Qui a lu Eva de Vitray-Meyerovitch et son Anthologie du Soufisme ?

Ne tenant pas compte des voyageurs qui s'installent, il ouvre la fermeture éclair du sac aux livres et ne veut s'empêcher de plonger sa main droite dedans. Une fois de plus, il les caresse sans même les regarder. Finalement, satisfait, il s'enfonce dans son siège, s'étire aussi largement qu'il le peut et regarde par la fenêtre les autres voyageurs sur le quai. Qui sont ces gens ? Où vont-ils ? Certains visages lui plaisent et il leur invente une identité et une histoire. D'autres au contraire lui paraissent hostiles et il ne cherche donc pas à les détailler. « Et eux, que savent-ils de moi ? Imaginent-ils quelque chose en me voyant » ? Il continue de rêvasser. Il sourit presque. Il s'accorde quelques minutes de pensée molle. Hélène va-t-elle l'attendre à la gare ? Il le souhaite. Hélène est une très jolie femme toujours habillée avec élégance. Elle est pleine de charme et de sensualité. La retrouver ce soir éclairera agréablement la conférence.

Le voyage se déroule sans histoire. S'il ferme les yeux, ce n'est ni pour dormir ni pour penser à ce qu'il dira tout à l'heure. Il laisse aller librement son esprit. Il accueille les images qui se présentent et les souvenirs inscrits en lui de manière indélébile : Alexandrie bien sûr avec ses personnages, Karima, Dame Gazelle, Sarina et l'oratoire de Mar Isaac de La-Rosa rue Khalidieh, Marie-Sol qui habitait passage du Chardonneret... Mais aussi Strasbourg et Paris avec ses quartiers et ses cafés où il aime rencontrer ses amis et ses collègues. Il songe aussi aux livres déjà écrits, en apprécie les moments forts ou se reproche des maladresses ou des faiblesses d'argumentation. Il déteste ne pas être précis dans ses développements, même s'il s'autorise des digressions, des mots d'esprit, des envolées poétiques. Il aimerait pouvoir éviter tout ce qui ouvre facilement la porte aux critiques malveillantes. Il accepte les contre argumentations mais a horreur de ces jugements à l'emporte pièce qu'il considère comme stupides qui, néanmoins, le déstabilisent. Quelques fois, le thème et l'esquisse du plan du prochain ouvrage l'effleurent fugitivement comme un rêve. Il ne note pas les phrases ou les formules qu'il sera bon d'employer lorsqu'il se mettra au travail. Il sait qu'elles lui reviendront en mémoire au cours de l'écriture. S'il ne se fait pas pleinement confiance, au moins a-t-il totalement confiance en l'écriture.

Hélène l'accueille à la gare et remarque immédiatement le poids de son sac. Elle lui propose de l'aider, il la regarde en souriant et lui dit : « Ecoutes, ce n'est pas la peine, j'y arriverai seul. Mais ta proposition me fait plaisir ». Le trajet n'est pas très long jusqu'à la salle où se tient la conférence ou plutôt la présentation de son dernier livre. Il est toujours content de parler de ses livres, ses livres qui néanmoins pèsent lourd au bout de son bras dans le sac.

Il arrive un peu essoufflé à l'Hôtel du Manoir et dans ce grand salon où il doit parler il y a déjà du monde. Il cherche une table à l'entrée pour déposer les livres. « Il devait y en avoir une, c'était prévu, je ne comprends pas », dit Hélène un peu désemparée. « Mais il faut bien que je déballe mon sac », répond-il avec un humour qui ne l'empêche pas d'être désappointé. Il aurait même pu ajouter: « Tu ne te rends pas compte que ces livres, c'est moi. Tu ne sais pas tout ce que j'y ai mis, toute la douleur qu'il faut accepter pour écrire au plus près de sa pensée, combien c'est une position d'humilité d'écrire non pas pour plaire ou pour faire joli, mais pour que le lecteur puisse s'en saisir et en faire quelque chose. Je ne suis rien sans ces livres. Et tu voudrais que je reste là, enfermé dans ce sac, par terre comme un chien attendant une caresse » ! Ces paroles rentrées dans la gorge traduisent une peur presque tragique de ne pouvoir jamais venir à bout de sa pensée et de se sentir trahi par ses propres mots. Mais il se tait et parcourt à petits pas rapides le hall d'entrée à la recherche d'une table ou de n'importe quoi d'autre où il pourrait disposer les livres. Il aperçoit quelques chaises le long du mur qui feront l'affaire. Il les rapproche en soupirant bruyamment et enfin soulagé, dépose les ouvrages. Ce n'est pas l'idéal mais ça vaut mieux que rien. Après un dernier coup d'oeil, il reprend son sac vide cette fois, entre dans la salle et s'assied sur la chaise qui lui est réservée. La conférence peut commencer.

Il est assis à côté d'Hélène. Il jette un regard léger sur des notes griffonnées. Il éparpille quelques feuilles sur la table. Puis il se renverse un peu en arrière sur sa chaise, les yeux mi clos, souriant d'un air malicieux et regardant dans la salle pour voir s'il reconnaît quelqu'un. Le regard des autres posé sur lui ne le gêne pas, bien au contraire. Il goûte ces moments d'observation, de temps suspendu. Il les savoure et attend patiemment de commencer.

Enfin, Hélène prend la parole. Elle le présente rapidement puisque tout le monde le connaît, dit combien elle est heureuse de l'accueillir ce soir...et nul doute que la soirée...et que les questions seront... Il a écouté ce préambule avec un air modeste qui ne trompe personne mais il aime bien jouer de cette corde. Il sait qu'on ne le croit pas mais si quelqu'un lui disait : « Ne fais pas ton modeste, ça ne prend pas », il prendrait un air furieux pour envoyer paître ce mal poli tout en riant intérieurement.

« Bon », dit-il. Et après avoir marqué un temps : « Pour commencer, je vais vous raconter une histoire. C'était vers les années 1862, le rabbin Moshé Hazan a écrit dans *Shéerith Ha-Naahalâh* »... Voilà, la machine est lancée et plus la soirée avance moins le sentiment qu'elle puisse s'arrêter devient probable. Il est comme emporté sur un tapis roulant, ses propos s'enchaînent naturellement, sans retenue. Ils viennent du dedans de lui et ses notes

paraissent inutiles. Parfois il fait rire son auditoire, parfois il devient grave et le met en garde pointant son doigt en avant. Le temps se remplit d'un discours qui pourrait être inépuisable. Son argumentation est émaillée de citations d'auteurs connus ou méconnus, quelques fois il convoque la Bible, le Coran, Marx ; il n'hésite pas non plus à se citer lui-même pour mieux développer un thème et arriver à dire et même à répéter : « Et ceci sera mon hypothèse »... Il avance alors une formule qui frappe, qui fait mouche, en regardant l'un de ses auditeurs fixement dans les yeux et se tait un court instant. Que signifie ce silence équivoque ? Qui peut dire si c'est une coquetterie ou la crainte de ne pas être compris ? Souvent, on peut croire qu'il cherche à convaincre à tout prix alors qu'il tente d'apaiser sa peur de voir cet auditoire lui dévoiler sa faiblesse.

Il est maintenant vingt trois heures, la conférence est terminée. Il met de l'ordre dans ses papiers et se bourre lentement une pipe qu'il n'allume pas encore. Après la cérémonie des questions qui souvent le relancent, certains viennent simplement le féliciter; d'autres lui font part d'un point de désaccord qu'il discute âprement ou qu'il évacue en promettant d'y réfléchir. Ensuite, très vite, il rejoint les chaises où il a disposé les livres. Ils sont nombreux à en prendre et ça lui fait plaisir. Un plaisir teinté d'inquiétude : en a-t-il apporté assez ? Toujours la même question en regard de cette autre pensée non moins inquiète : le sac sera-t-il vide en repartant, trop vide ?

Finalement, il se retrouve seul avec Hélène dans le hall d'entrée. Ils échangent encore quelques mots. Ils se reverront bientôt, c'est certain, ils n'attendront pas aussi longtemps, ils ont en effet beaucoup de choses à se dire. Parler avec Hélène est toujours un plaisir. Un dernier au revoir sur le pas de la porte et chacun est prêt à partir de son côté. Il avait prévu de boire un verre avec elle après la conférence mais Hélène ne pouvait pas. Alors il lui lance sans avoir l'air de rien : « Et si tu m'accompagnais à la gare ? Nous pourrions encore bavarder un peu, on se voit si rarement ». Avec un regard clair elle lui répond tout de suite : « Pourquoi pas ? Oui, ça me fait plaisir ». Il lui sourit et se redresse imperceptiblement, comme soulagé. Ils s'éloignent alors lentement en direction de la gare. Il balance même le sac au bout de son bras. L'aurait-il oublié ? Certainement pas mais au fond de lui, il est étonné de la légèreté de cet objet devenu presque étranger. A moins qu'il ne se sente lui-même quelque peu étranger à son sac. Mais « l'étranger ne serait-t-il pas un passeur de cultures qui viendrait donner son sens à l'insensé d'une tradition morte et d'une banalisation impossible », a-t-il écrit. Il a beau savoir qu'il a laissé ici pour d'autres quelque chose qui maintenant ne lui appartient plus tout à fait, au fond, il n'en est pas détaché. Décidemment ça lui fait drôle de savoir qu'il n'y a presque plus de livres dans le sac. C'est comme s'il le regrettait. Il préférerait que le sac soit

un peu lourd. Combien me reste-t-il de livres à la maison, se demande-t-il tout en bavardant, et chez l'éditeur ? Il éprouve toujours une douleur à se séparer complètement de ce qu'il a écrit pour les autres. Il ne parvient pas à résoudre une bonne fois ce conflit : garder-perdre. Comment concilier les deux, sachant qu'à peine écrits, ses mots, ses phrases, ses idées lui échappent ? Comme si son souffle, sa vie lui échappaient, comme s'il avait laissé un jour loin derrière lui quelque chose de précieux et d'irremplaçable. Certes, il a dû malgré lui passer des frontières réelles dans sa jeunesse. Alors, depuis, il ne cesse d'en passer de toutes sortes et c'est dans leur intervalle, qui n'est pas un *no man's land*, c'est dans un perpétuel écart qu'il ne cesse de fonder son existence et de chercher les paroles pour en rendre compte en se préservant de la nostalgie. Il ne lui reste donc que la conviction de devoir continuer d'écrire encore et encore. C'est un point éthique, répète-t-il.

Hélène et lui continuent de marcher vers la gare dans la nuit sans croiser personne. De loin on ne les voit qu'à peine. En passant sous les réverbères, on dirait qu'ils clignent. L'odeur de la fumée d'une pipe s'inscrit, invisible, comme la trace de sa voix qui a parlé ce soir de la passion, ce qui n'est pas étonnant de sa part. En effet, certains le disent passionné de la passion. « Oui, mais je me garde d'y succomber », répondrait-il. Pour autant, sait-t-il se garder de la solitude qui l'accompagne ?

Sur le quai, il s'attarde encore avec Hélène avant de se résoudre à monter dans son wagon. La conversation devient pourtant sans objet, elle n'est là que pour retarder la séparation. Il sait y faire : prolonger la rencontre, retenir l'autre par son regard et son sourire, retarder la solitude. Qu'il ait été écouté, apprécié, applaudi ne change rien et n'évite pas de creuser l'incertitude. Que reste-t-il de cela ? Rien d'autre que la nécessité d'écrire encore et encore. Là, réside une de ses certitudes. Le fameux point éthique dont il parle si souvent. Point éthique sans doute mais aussi barrière à l'insupportable. « ... la passion représenterait un savoir sur la mort. Mais si elle pose la question inarticulable de l'origine, elle peut être aussi la porte ouverte à la création, à l'écriture », a-t-il dit ce soir.

Il monte enfin dans son wagon après avoir vidé sa pipe, il trouve une place dans le sens de la marche et consent à mettre son sac dans le haillon non sans avoir d'abord sorti un roman policier. C'est presque un rituel : toujours, discrètement, en cati mini, il en glisse un dans le sac au cas où... Pourquoi aime-t-il les romans policiers ? Une lecture entre deux « pour me détendre », dit-il. Plus certainement pour maintenir une tension. Il regarde autour de lui, il n'y a personne dans le compartiment à cette heure tardive. Personne, sauf ce roman policier recommandé par son fils. Il se fie souvent à son choix et il apprécie cette complicité *romanesque*.

Le train démarre, l'homme s'en va. Il rentre chez lui. Rentrer c'est aussi s'en aller. C'est encore un voyage, encore un passage. Fait-il vraiment la différence entre partir et rentrer ? Levant les yeux de sa lecture, il ne voit que les zébrures que trace la pluie sur la vitre, les zébrures comme une écriture à venir.

Claude Spielmann